

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nora 28-07)

Le 28 Janvier :



Miss ALMA HAULON

dans

LA CASAQUE VERTE

PATHE

MUNDUS FILM Co

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

16, Rue Grange-Batelière, PARIS

LYON, 27, rue Ferraudière.
BORDEAUX, 26, rue Capdeville.
TOULOUSE, 44, r. Alsace-Lorraine.

MARSEILLE, 7, rue Suffren.
NANCY, 20, rue des Dominicains.
MULHOUSE, 17, rue de l'Etoile.

LILLE, 5, place de la Gare.
BRUXELLES, 5, quai de la Houille.
GENÈVE, 9, rue du Commerce.

Le 14 Février

CŒUR DE MÉTIS

Grand drame sensationnel, interprété par
MITCHELL LEWIS

Le 21 Février

L'AUTO ROUGE

Comédie dramatique, interprétée par
FRANKLYN FARNUM

LA RÉVOLTE D'UNE CONSCIENCE

Grand drame, interprété par
Miss RUTH STONEHOUSE

Le Mardi 21 Janvier

PATHÉ

présente

40 H-P

Film sensationnel tiré de l'œuvre célèbre de M. **André DE LORDE**

Adapté et mis en scène par M. J. GRETILLAT, de l'Odéon

Ce film
Français
s'ajoute
à
la série
des succès
de
l'Édition
PATHÉ



Interprétation
Mise en scène
Photographie
et
en général
Exécution
de tout
premier ordre

M^{lle} Marcelle PRAINCE et M. J. GRETILLAT

Très prochainement

J'accuse

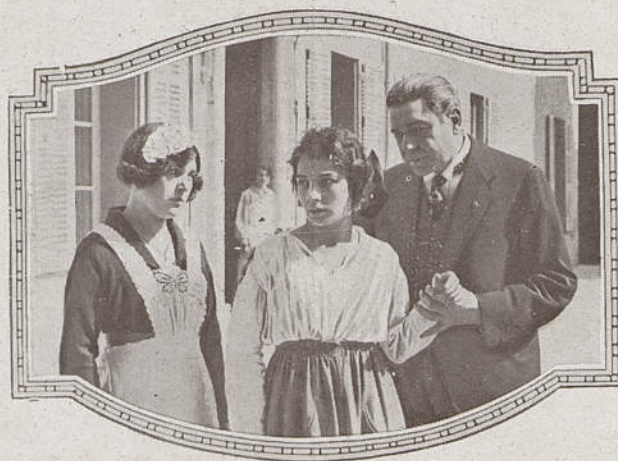
d'Abel GANCE

Le gros succès de la saison

Ti-H-Minh

Ciné roman en
12 épisodes de
Louis Feuillade et
Georges Le Faure

3^e ÉPISODE



ÉDITION 21 FÉVRIER

Film
Gaumont



Le Petit Parisien

6^e Année — N^{le} Série N° 149

Le Numéro : 0 fr. 75

22 Janvier 1919

Rédaction et Administration:
**26, Rue du Delta
PARIS**

**1457, Broadway
NEW-YORK**

ABONNEMENTS
FRANCE
Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.
ETRANGER
Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

La Leçon de l'Amérique

La Question des Auteurs

La production américaine n'est pas en progrès; elle est même en véritable crise, non pas spécialement en crise économique, bien que de graves dangers menacent de nombreuses Compagnies qui se sont lancées à des dépenses excessives, mais en pleine crise artistique. L'exécution est arrivée à un degré sinon de perfection, au moins de certitude telle que les grands progrès ne sont plus très possibles dans cet ordre d'idées et qu'il faut un œil assez exercé pour les reconnaître. On ne peut pas encore dire que tous les films sont au point, mais il est évident qu'on approche du moment où on pourra l'affirmer. Des lois ont été créées, des spécialistes formées, des artistes instruits qui assurent un personnel sur lequel on peut normalement compter.

Les Américains, à ce moment, sont bien obligés de s'apercevoir que cela ne suffit pas, et c'est la meilleure réponse que l'on puisse faire aux admirateurs des vieilles formules du cinéma: on ne fait pas de cinéma sans idées; il n'y a pas d'idées sans auteurs,

et toutes les exceptions confirment inexorablement cette règle. Il ne s'agit pas ici des auteurs dramatiques, mais bien des auteurs cinématographiques.

On tourne dans un cercle vicieux en disant qu'alors nous parlons de ce qui n'existe pas, car en s'entêtant à constater cette inexistence, à quoi nous voulons remédier, on se condamne justement à n'user que les ressucées du théâtre et du roman, ou leur laissés pour compte. Les Américains n'ont pas d'auteurs cinématographiques. Ils ont des fabricants de scénarios sur mesure, qui ne feront jamais faire de progrès à leur art. Nous sommes logés, si l'on veut, à la même enseigne, mais nous avons la race qui nous fournira ces auteurs, et ce qui rend la crise très grave en Amérique, c'est qu'ils ne l'ont pas, ni au théâtre, ni ailleurs. Ils ont quelques hommes de talent, mais bien rares et bien vite débordés de commande qui affaiblissent leurs propres qualités. Il est vraiment désolant de voir que nous qui avons tout pour prendre la première place dans le monde, grâce à cette

possibilité que nous sommes seuls à avoir, nous ne le puissions pas parce que certains, plus rétrogrades que nature, se refusent à concevoir la réalité de la propriété littéraire et préfèrent croupir dans la stupidité dont nous mourons, plutôt que d'associer à leurs espoirs et à leurs résultats la jeunesse intellectuelle de France.

Ce que j'affirmais en quelque sorte d'instinct avant de partir en Amérique, je l'affirme, avec la conviction la plus absolue, maintenant que j'ai vu où la pénurie d'auteurs et le mépris de quelques-uns qui pourraient pour le cinéma, ont mené la production américaine. Là-bas, le mépris de l'auteur consi-

déré comme une machine à produire des idées, qui lui sont payées « cash », sans qu'il ait ensuite à connaître de leur emploi, a conduit à un enfantillage tel que nous ne pourrions plus continuer à garder, avec de tels films, la vogue que le cinéma a conquis auprès de la foule.

Si le film français ne se réveille pas, les cinémas seront contraints de constater la préférence du public pour les autres spectacles.

La prospérité actuelle aveuglera encore longtemps, j'en ai peur, ceux qui font leur métier à la petite semaine. C'est par l'idée que nous existerons, ou nous ne valons pas même la peine d'exister.

HENRI DIAMANT-BERGER.

BRINS DE FILMS

Le Bonheur des autres

Nous avons assisté aux toutes dernières séances de travail consacrées par Mme G.-A. Dulac, à son nouveau film *Le Bonheur des autres*. L'expérience qu'elle a atteinte avec *Geo le Mystérieux*, *Venus Victrix*, *Ames de Fous*, a pu se développer considérablement sur le thème du drame. Nous reparlons du scénario.

La mise en scène est importante et même audacieuse, grâce à des clous comme nous n'avions l'habitude d'en voir que dans les films italiens et américains. On appréciera tout spécialement l'envers et l'intérieur d'un grand théâtre où se donne une représentation d'*Hamlet*. Eve Francis, la protagoniste d'*Ames de Fous*, y interprète d'une façon exceptionnelle le personnage du prince Hamlet.

Citons encore une fête de nuit dans un restaurant de Montmartre qui a l'originalité d'être reconstituée à l'aide des meubles même, accessoires, lustres, etc., d'un établissement fameux de la place Blanche — ainsi que de son personnel *authentique* : chasseurs, barman, musicien, gérant, maître d'hôtel, quarante soupeuses et danseuses — et de consciencieux fêtards qui, venus « pour voir tourner », se mirent de la partie et sablèrent des *bruts* et des *dry* véritables à la barbe, si l'on peut dire, de l'appareil de prises de vue (qui en a gardé un brillant souvenir, dit-on).

M. Creuzy faisait office d'opérateur. Parmi les principaux interprètes signalons Mlle Eve Francis, MM. Teddy, l'as de *Protea*, Vivyan Vogg, Louis Bourny, et Mlle Ginette Darnys qui fait un heureux début dans le film.

Pathé frères Ltd

Parmi les grands films qui vont sortir des studios américains de Pathé, signalons :

A japanese nightingale, adapté du roman de Onota Watana, avec Fanny Ward, dans un rôle d'intensité et d'harmonie qui semble fait à la mesure de son beau talent.

Winning grand mama, avec Marie Osborne.

The girl from Bohemia, avec Miss Vernon Castle.

Signalons que la fine et populaire Vernon Castle reparait en ce moment sur les écrans d'Angleterre et d'Amérique, dans *The first law*, où elle a comme partenaires Antonio Moreno, J.-H. Gilmour, Marguerite Snow.



Etoiles d'Amérique

Les programmes de Londres et de New-York annoncent :

Géraldine Farrar, dans *The Turn of the wheel*;

Lillie Elsie, dans *Comradeship*;

Annette Kellermann, dans *Queen of the sea*;

Violet Mersereau, dans *The Raggedy queen*;

Bessie Love, dans *Wee Lady Betty*;

Dorothy Philips, dans *A soul for sale*;

June Edvige, dans *The way out*;

Virginia Pearson, dans *Queen of hearts*;

Elsie Ferguson, dans *The danger mark*;

Gladys Brockwell, dans *The strange woman*;

Maë Marsh, dans *The face in the dark*.

Maë Murray

... que sa récente apparition sur les écrans parisiens avec *Anice, fille de ferme*, avait si bien mise en relief se fait admirer dans *Le Onzième Commandement*, *La sœur aînée*, *Bride's Awakening*, — mais cela se passe en Amérique, Sud et Nord.



De Max, Verhaeren et Le Cloître

Nous avons annoncé que M. Jacques Grétilat — metteur en scène de *La Marâtre* et de *40 H. P.* — allait filmer *Le Cloître*, tiré du beau drame d'Emile Verhaeren, par M. de Max et, bien entendu, interprété par l'illustre sociétaire de la Comédie-Française.

Aux dernières nouvelles, le projet semble fortement modifié. C'est un autre metteur en scène — ou une metteur en scène — à qui M. de Max aurait confié cet ouvrage délicat.



Doug

Douglas Fairbanks, l'irrésistible Doug, héros de *Une aventure à New-York*, *Sa Revanche*, *American Aristocracy*, *Terrible adversaire*, *Le Timide*, paraît dans *Mr. Fix it*.



Retour d'Amérique

M. Henri Diamant-Berger est rentré d'Amérique après un séjour à New-York, qu'il a employé à une étude très sérieuse des conditions du marché américain, en même temps qu'à la propagande en faveur du film français, propagande qui s'est manifestée par des interviews, des conversations, et même par un discours prononcé au cours d'un déjeuner qui lui a été offert par l'Association de la Presse corporative au Rector, le 18 décembre dernier.

Cette propagande sera continuée par un bureau spécial que M. Diamant-Berger a installé à New-York pour lancer et vendre les films français aux Etats-Unis et au Canada.

Ce bureau, dont la direction a été confiée à M. Adolphe Osse, est mis à la disposition de tous les éditeurs et négociants français pour la défense de leurs intérêts en Amérique.

M. Diamant-Berger a, en une longue conférence, exposé le résultat de ses démarches à la Commission des auteurs de films, présidée par M. Arthur Bernède. Il a demandé à ce groupement un effort considérable pour que les scénarios soient, à l'avenir, d'une moralité et d'une action compatibles avec la moralité américaine. Ce groupement qui représente, au point de vue du cinéma, les deux Sociétés dramatiques, la Société des Auteurs de films et la Société des Gens de Lettres, lui a adressé des remerciements et des félicitations pour son œuvre en faveur du film français.

M. Diamant-Berger a organisé en Amérique les services du *Film* et installé notre succursale, 1457, Broadway.

Il a, en outre, groupé des constructeurs américains qui sont disposés à construire des salles françaises en Amérique, la première devant être bâtie immédiatement à New-York, en plein centre. Il serait intéressant que cette entreprise devint générale, et les efforts de M. Diamant-Berger vont se porter vers une entente entre tous les éditeurs pour unifier leur action en Amérique.

Nos lecteurs pourront prochainement lire dans ces colonnes le résumé des conclusions de son voyage au point de vue technique, artistique et commercial, en même temps, probablement, que les premiers résultats pratiques obtenus par lui.



Rose-France

Le grand film de Marcel L'Herbier est achevé. Une première présentation de travail vient d'être donnée dans les studios de Gaumont et a obtenu, d'une assistance choisie, un accueil au moins aussi choisi.



Mabel Normand

La « manière » nouvelle de Mabel Normand qui mêle l'humour, le drame, le mystère et l'amour paraîtra particulièrement typée par son nouveau film *The floor below*, que produit actuellement la grande firme américaine Goldwynn. Nous voilà loin des aimables mais faciles excentricités qui nous firent connaître Mabel comme partenaire de Fatty-Arbuckle ou Charlot-Chaplin.

LE DÉVIDEUR.

La Folle du Logis

Le cinéma sera roi, pour avoir épousé cette reine — qu'on prétend folle simplement parce qu'elle rompt les lois apparentes de l'ordre. Un danseur de corde ou un gymnaste sont-ils déséquilibrés pour ne pas s'en être tenus à nos petites façons assises? Ils atteignent le zénith de l'équilibre. Ainsi fera le cinéma conduit par l'imagination.

Les films d'aventures ont depuis longtemps comblé ce vide où se complait notre littérature. Après tant d'années de romantisme, de naturalisme, de vérisme, de cheveux coupés en quatre, l'horizon des conteurs s'aère avec des Mac Orlan ou des Pierre Benoit qui permettront aux français de ne plus s'en remettre au grand Kipling du miracle de l'Aventure. Sans doute ce réveil est-il dû à la guerre où beaucoup sont partis comme vers la Croisade ou la Toison et qui ne fut en somme que le match cruel d'administrations rivales. La grande déception a aidé le triomphe de Rio Jim et de tous les cow-boys et fait mieux comprendre le caractère d'héroïsme moderne qui est le propre des personnages du ciné américain. Et cela explique peut-être un peu les erreurs de notre cinéma national qui veut être à la fois anglais, américain, italien, français.

Vous avez pu voir un exemple typique de cet essai de collaboration. *Folie d'Amour* a été monté en Amérique par un metteur en scène français. On m'avait dit que, fatigué de faire des films français, il voulait faire des films américains. Alors il s'est trompé, car *Folie d'Amour* n'est pas un film américain; c'est un film français. La plupart des interprètes sont américains cependant, mais cela suffit-il? Ni les acteurs, ni les comédiens à la mode de chez eux, ni une couleur locale étudiée dans les magazines, ni la passion des portes à glissières, ni l'ivresse des éclairages d'art ou prétendus tels, ne fait qu'une chose fautive devienne une autre chose *Folie d'Amour* ne touche donc pas le cinéma américain. Nous pouvons par conséquent reconnaître ce film comme un des nôtres.

La Maison de la Haine est beaucoup mieux, et pourtant ce ciné-roman s'ébat en liberté dans le domaine des sots. Ce que nous reprochons à ces bandes stupides, c'est de gâcher un matériel de costumes, d'accessoires, de paysages, d'action, qui est inouï, et nous ne leur reprochons pas de conter des contes « qui ne sont jamais arrivés ». Bien des cerveaux d'enfants ont eu la révélation du grand élan du monde par une lecture de Mayne-Reid ou de Jules Verne. Les gosses lisent moins. Ils vont au cinéma. Les extravagances de Pearl White enseignent aussi vigoureusement l'énergie que les aventures du capitaine Nemo.

Ainsi j'aurais aimé que tous les enfants voient le joli film qui s'appelle *Lèvres closes*. L'anecdote en est simple et nous l'avons vue, par milliers, depuis Dickens, dans toutes les séries policières, mais elle synthétise toutes les spécialités du genre. Personne parmi les spectateurs n'a pu se défendre de suivre avec intérêt un récit dont toutes les péripéties étaient pourtant prévues d'avance et en quelque sorte cataloguées. L'enlèvement d'une petite fille par de vilains hommes qui ont besoin d'argent, et le flair spirituel d'un jeune garçon qui retrouve la petite fille font un thème de quoi l'âme aventureuse d'une foule peut tout attendre. Et puis la délicieuse surprise du film était ce Jack Pickford, qui est mort depuis qu'il a tourné *Lèvres closes*, et qui, malingre, touchant, délicat, apportait une note d'humour adorable dans la cohue cinématographique.

* *

Et faut-il ce qu'on appelle un film pour que Douglas Fairbanks soit Douglas Fairbanks? Cela paraît complètement inutile. Le scénario le mieux machiné — et fût-il conçu par Wells, Conrad ou Stevenson — ne franchira jamais aussi naturellement les limites de l'attendu que le caprice de Douglas Fairbanks.

Il n'est même pas indispensable qu'il emploie les irrésistibles séductions de types de l'ouest ou de héros faubouriens. Le ranch, l'Arizona, avec grands chapeaux, selles paradoxales, revolvers de première classe et chevaux de talent, ne lui ajoutent rien, mais c'est extraordinaire évidemment, car l'enchantement des cow-boys avec la collaboration de Doug devient ainsi une surprenante mise au point de merveilles improvisées. C'est pourquoi vous vous réjouissez de voir *Sa Revanche*.

Dans *American Aristocracy*, il n'y a pas eu de puissants accessoires. Une auto de rien du tout, un palace qui ne mérite pas d'être qualifié et une usine qui n'a même pas l'air d'être une usine, voilà l'essentiel du décor. Douglas, en complet de tennis, danse, nage, saute, rit, court, parle, avec un abandon de jeune faune ou de jeune fou, et le plus drôle de tout est que cela a un sens et dit quelque chose. L'éloquence du geste, du rythme dans l'attitude, de la beauté athlétique d'un être affiné par tous les sports n'est pas ce qui domine là où paraissent l'aventure et la fantaisie. Voilà le héros curieux de tout. Vous cherchiez un acrobate et vous quittez le film avec cette impression débordante « qu'il est exaltant de vivre » — et avec la tristesse profonde qui naît de ces joies nostalgiques.

LOUIS DELLUC.



Le 31 Janvier

L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

présentera



MARY MAC LAREN

dans

FOLIE D'ARGENT

Grand drame en 5 parties

Une grosse Affaire Française

La Société Delac, Vandal & Cie achète le Film d'Art,
l'Agence Générale et la Salle Marivaux

Il est réconfortant de voir que la cinématographie française immobilisée par la guerre malgré d'honorables tentatives et d'incontestables progrès



M. DELAC

techniques et moraux se prépare de toutes ses forces à reprendre la vraie lutte.

C'est pourquoi aucune nouvelle ne pouvait nous être plus agréable que celle de la constitution d'une nouvelle et puissante société qui vient de regrouper des éléments et des personnalités qui ont joué un rôle capital dans notre industrie jusqu'à ce jour.

La Société nouvelle Ch. Delac, M. Vandal et Cie, constituée avec des capitaux considérables par un groupe d'industriels décidés à marcher de l'avant, vient de se rendre propriétaire du Film d'Art, de l'Agence Générale Cinématographique et de la Salle Marivaux qui doit prochainement ouvrir ses quinze cents places sur l'emplacement de l'ancien Café Anglais, boulevard des Italiens.

Ainsi vont se trouver réunis dans la même affaire plusieurs de nos plus sympathiques businessmen, MM. Delac, Vandal, Bony, Astaix, Kastor et Lallemand qui, après avoir été tous soldats vont reprendre avec la paix leur place légitime.

Cinématographistes de la première heure, ils possèdent l'indispensable expérience; ils jouissent de nombreuses amitiés; et néanmoins, jeunes, ils sont décidés à renouveler leur effort avec tous les progrès que ces dernières années ont révélé.

Il n'est pas indifférent de rappeler que tous furent mobilisés dans des régiments d'infanterie et firent amplement leur devoir depuis le début de la guerre.

M. Charles Delac, abandonna la direction du Film d'Art le 4 août 1914 pour partir comme caporal à l'armée de Lorraine où il fit un an et demi de tranchées à Fliray, puis il alla conquérir ses galons de sergent et de sous lieutenant à l'armée d'Orient où il obtint la croix de guerre avec la citation suivante :

« Sur les premières lignes, en Serbie, en Macédoine, à Monastir, a toujours marché avec tous nos détachements avancés, se réservant les missions les plus dangereuses; modèle de conscience, de dévoue-



M. VANDAL

ment, de modestie ». A la constitution du cabinet Clémenceau, appelé par M. Abrami, secrétaire d'Etat à la Guerre, comme chef adjoint de son cabinet; nommé chevalier de la Légion d'Honneur.



M. ASTAIX



M. KASTOR



M. LALLEMAND

Vandal, quitta la direction de l'Eclair pour partir dans l'est comme lieutenant; nommé capitaine au cours de la campagne. Cité pour sa bravoure et son énergie, blessé en mai 1917 au Chemin-des-Dames; inapte à l'infanterie pour ses blessures, nommé directeur-adjoint des céréales et des importations au Ministère du Ravitaillement.

Bony, mobilisé au début de la guerre et réformé pour maladie en 1915, a présidé à la construction et à l'aménagement de la salle Marivaux, pris la direction du Film d'Art à qui il a maintenu intactes son ancienne renommée, un remarquable personnel et une organisation parfaite.

MM. Astaix et Lallemand sont partis dès le premier jour dans leurs régiments où ils ont fait la campagne la plus dure. Il y a un an, M. Lallemand, territorial a été rappelé par le Service Cinématographique de l'Armée où il dirige avec un dévouement compétent et constant la composition des célèbres Annales de Guerre qui resteront le plus fidèle monument de la guerre. Dégagé par son âge de toute obligation militaire, M. Paul Kastor a néanmoins contracté en 1915 un engagement spécial au Service Cinématographique qu'il a puissamment contribué à former et qu'il n'a quitté que rappelé par l'extension nouvelle que prenaient les affaires de l'Agence en l'absence de ses associés.

Il est vraiment superflu de rappeler le passé du Film d'Art et de l'Agence qui, après avoir été longuement associées dans l'exploitation des films tournés par la maison de Neuilly reviennent avec empressement à une collaboration plus étroite encore et certainement plus profitable que jamais aux intérêts français.

Il ne nous est pas encore permis de donner de plus amples détails sur l'activité future de la nouvelle société;

néanmoins les collaborations françaises qu'elle est en train de s'attacher, les méthodes qu'elle semble vouloir inaugurer permettent de prévoir qu'elle va se porter avec un rude effort vers le marché américain qu'elle veut ouvrir aux films français définitivement et régulièrement. En même temps qu'elle assurera ainsi à ses services de location et de vente les meilleurs films qu'il soit possible de tourner en France, elle s'est d'ores et déjà réservé le meilleur de la production américaine de l'année qui vient avec les plus fameuses vedettes, ce qui lui permettra de présenter les programmes les plus variés et les plus intéressants.

Nous n'avons pas à nous étendre plus longuement sur les promesses de succès que nous apporte la nouvelle combinaison. Nous la jugeons désormais assez forte et remarquablement armée pour mériter le meilleur de notre sympathie qui est une juste sévérité. C'est donc à l'œuvre que nous attendons la Société Delac et Vandal; c'est à leur œuvre réelle que nous apporterons notre appui, notre amitié. La plus grande preuve que nous puissions leur en donner est de souligner quel grand effort et quels grands résultats nous attendons de tels hommes avec de tels éléments entre les mains.

Nous savons dès à présent qu'ils auront à cœur de ne pas démentir la grande confiance que nous plaçons en eux. Sans vouloir diminuer le mérite de ceux, qui pendant la guerre ont peiné avec des moyens misérablement restreints, nous pouvons malheureusement constater que la place est vide et que l'édition organisée est encore à créer.

La constitution de la nouvelle société est le premier pas dans cette voie qui est la seule dont nous puissions attendre le salut.



M. BONY

PERRET-PRODUCTIONS

LÉONCE PERRET

*va présenter à Paris un grand film
interprété par Dolorès Cassinelli
et E. H. Lincoln*

PARIS-NEW-YORK

Du Sujet

Au moment même où des peintres cherchaient à représenter le mouvement sur la toile, des hommes ingénieux imaginèrent le cinéma. Sans doute le besoin qu'on en ressentait amena-t-il nos contemporains, enfin en possession du moyen de les traduire, à de nouvelles expressions des sentiments humains. Mais non, les auteurs de films ne crurent rien plus pressé que d'adapter à tours de bras les pièces de théâtre ou les romans. Les premières perdirent à l'écran l'enchantement verbal, semblèrent nues, puériles, fastidieuses. Elles n'avaient pas été créées pour une lumière aussi crue. Les romans gardèrent davantage leur prestige. Les uns, à prétentions psychologiques, ennuyèrent tellement les spectateurs, que les détracteurs du cinéma eurent beau jeu pour crier sur tous les toits que la simple comparaison du film et du roman dont il était tiré prouvait de façon écrasante l'infériorité de celui-là par rapport à celui-ci. Les autres, romans d'action, dénués de psychologie, romans populaires, feuilletons qu'on range sans examen parmi les basses productions littéraires pour peu qu'on se targue de quelque goût, connurent le succès, mais non l'estime. Vous voyez bien, disaient les gens d'autorité, que le cinéma ne réussit guère que s'il conte tout bonnement une intrigue, et qu'il échoue dès qu'il essaye de s'élever. Je pourrais ici défendre les films policiers aussi significatifs de cette époque que se montrèrent de leurs siècles les romans de chevalerie, les romans précieux ou les romans libertins. Je pourrais dire quelle exaltation nous allions chercher à quelques uns, amis jeunes et insoucieux des préjugés littéraires, quand la dixième Muse, Musidora, jouait à l'écran l'épopée hebdomadaire des *Vampires*. Mais je ne m'efforcerais que de montrer ce que l'on a tenté de plus pur pour tirer du borborygme l'art du mouvement et de la lumière.

Parmi les œuvres spécialement écrites pour le cinéma, certaines, mystérieusement, trouvent le cœur du public. Telles sont les belles histoires du Far-West. On admet généralement que leur vogue provient des courses de chevaux, leur condiment habituel. Mais cette cause ne saurait suffire à la provoquer. Il en est une raison plus intime : l'intensité, la violence de réaction des personnages. Ceux-ci, doués d'un naturel primitif, réagissent vivement et immédiatement quand les circonstances de leur vie varient. Il s'en suit une action nourrie, continue, qui tient du réflexe et qui ne laisse au spectateur ni le répit nécessaire à l'ennui, ni le répit nécessaire à l'ironie. Cette action tient du réflexe : en effet, elle se produit chez des êtres frustes, tous de premier mouvement, de psychologie simple, patente, sensible au spectateur, qui de lui-même serait porté au geste qu'il voit exécuter. Il n'y a pas de temps de perdu entre l'impression qui affecte le protagoniste et la réponse active qu'il lui fait. De là provient la suppression de cette déplorable mimique, explicative du lien de l'impression à l'acte, qui rend si risibles ces drames italiens ou ces pièces à idées françaises, dont on nous gave comme de sucreries. Est-ce à dire que de ces tragédies de prairies occidentales, la psychologie soit bannie ? Tout au

contraire, puisqu'elle est si profonde qu'on la saisit sans préambule, dissertation ni grimaces. Si le justicier qui emporte brutalement sur son cheval la jeune fille qui l'a traité d'assassin, n'obéissait pas en cela de façon logique au caractère qu'il a préalablement manifesté, sa conduite, au lieu de paraître dramatique, déchaînerait l'hilarité. La psychologie ne se décèle pas ici par les moyens de l'analyse employés en littérature, mais par des moyens propres au film. Un regard, un mouvement y justifie d'un état d'âme, supplée aux développements philosophiques. Toute prolixité de mime nuit à une situation plus que ne l'éclaire. Ce qui gagne la partie et capture l'attention du spectateur, c'est la double qualité de l'action d'être continue, sans pauses, sans trous, et déterminée logiquement chez des êtres tout simples, directs, et en cela même véritablement *cinématographiques*.

De même, dans les films de Charlie Chaplin, vraies comédies psychologiques, le rire est provoqué par des procédés différents de ceux du théâtre comique. Le héros n'attend jamais le contrôle d'une impression pour réagir. Il s'en suit que constamment, comme nous en trouverions mille exemples, il est le jouet des apparences et que ses erreurs deviennent la source même de son comique. Ces films présentent donc également une action continue et logique. Ce sont les mêmes caractères qui se rencontrent dans les meilleures créations du cinéma, et je les crois indispensables et génériques.

On comprendra aisément de combien la nécessité d'une action continue et d'une logique évidente diminue le nombre des sujets qui conviennent à l'écran. De même qu'on ne peut porter n'importe quel sujet au théâtre qui exige certains grossissements et certaines déformations, de même on ne peut le faire au cinéma. En premier lieu, les qualités requises du sujet écartent de l'écran tous les prototypes faibles, hésitants, qui discutent sans cesse pour ne jamais agir et qui, par suite, ne pourraient passer à aucun degré pour *cinématographiques*. On remarquera que ces personnages qui encombrèrent la littérature du siècle dernier se tiennent à l'opposé de l'idéal de l'homme moderne, essentiellement actif et décidé. L'homme moderne seul est un héros de cinéma. C'est pourquoi l'art cinématographique doit porter fortement la marque de notre époque, doit se soumettre aux lois des esthétiques les plus jeunes, les plus neuves, les plus hardies.

Ainsi le sujet du film ne sera en aucun cas emprunté à l'histoire. Laissons là ces reconstitutions, criant non-sens. Que venons-nous chercher au cinéma ? Des modèles à notre gré et quelques motifs d'exaltation. Charlot, Rio Jim, beaux spécimens d'hommes modernes, c'est vous que notre sensibilité réclame, que notre esthétique exige. Tout l'art de demain consistera à vous présenter, vous et vos frères à naître, plus purs et dégagés des quelques éléments étrangers dont on n'a pas su vous débarrasser encore. Comme les classiques qui s'astreignaient au théâtre à suivre la règle des trois unités, comme certains peintres qui se mirent pendant des années dans l'obligation de ne représenter que trois ou

DE FILM WERELD <i>A. W. Sijthoff's Uitgevers-Mij.</i> LEIDEN		LUX Directeur : T. O. Relli <i>Piazza San Silvestro</i> ROMA	
EL MUNDO CINEMATOGRAFICO Revue bi-mensuelle Jose Sola Guardiola, directeur BARCELONE		<i>Rambla de Canaletas, 4</i> HEBDOMADAIRE SUD-AMÉRICAIN 691. U. 7. 290. Libertad LIMA	
THE CINEMA 30, Gerrard Street, LONDRES, W. I.		EXCELSIOR Hebdomadaire Sud-Américain LIMA	
THE KINEMATOGRAPH AND LANTERN WEEKLY 85. Long Acre LONDON. W. C. 2			
FANTASMA Directeur : Roberto Marvasi <i>Via Calabritto.</i> NAPLES		Moving Picture World 516, Fifth Avenue-at 43 rd Street NEW-YORK CITY	
THE MOTION PICTURE NEWS 729, Seventh Avenue, cor-49 th Street NEW-YORK CITY			
"SEMANA Cinematografica" Hebdomadaire MEXICO		"ITALIA Cinematografica" Bi-mensuelle 83, Galleria Umberto I. NAPLES	
FILM Tous les dix jours — Directeur : Alberto Sannia — <i>Via S. Lucia, 34</i> NAPLES			
LA CINE-FONO Bi-mensuelle Directeur : F. Razzi. <i>Via G. Vasca, N° 19</i> NAPLES		TRIBUNA GRAFICA Directeur : Raphaël de Valentino LA HAVANE	
LA VITA CINEMATOGRAFICA TURIN			
DE KINEMATOGRAAF <i>Mauritskade, 25.</i> AMSTERDAM		O CINEMA <i>16, Rua San José</i> RIO-DE-JANEIRO	
THE KINEMA RECORD N° 7, Minamitomizakacho, Asakusa TOKIO		Revue mensuelle — Directeur : Yuki Yoshi Shigeno TOKIO	
IL GESTO <i>Via Couvertite, 5</i> ROMA		LE CINEMA ROMAND <i>7, Rue Mauborget</i> LAUSANNE	
MOTOFILM Directeur : G. Renato Morvillo <i>48, Via Pignatelli.</i> NAPLES		LA CINEMATOGRAFIA Italiana ed Estera <i>31, Via Cumiana.</i> TURIN	

quatre objets, toujours les mêmes, pour épurer leur art, les auteurs de films ne devront chanter que l'homme moderne et la vie moderne, et le champ qui s'offre ainsi à la foule des petites gens jusqu'ici abonnées au cinéma, est encore trop large pour elle.

Mais qu'est-ce que l'homme moderne? c'est le Lafcadio des *Caves du Vatican*, le Surmâle de Jarry, le Croniamental d'Apollinaire. Dans quelque domaine qu'il dépense son activité, le commerce, l'industrie, l'art, le crime ou l'amour, il se caractérise tout d'abord par un goût marqué du grand, du lyrique, du théâtral. Ainsi, Lafcadio se punit à coups de canif, de fautes infimes; le Surmâle démolit d'un coup de poing le dynamomètre du Jardin d'Acclimatation; par horreur du médiocre, l'homme moderne dramatise la vie, sa vie propre, quitte à la bouleverser, à en compromettre l'équilibre, à la ruiner. Lafcadio avoue à Julius de Baraglioule l'assassinat qu'il vient de commettre, malgré la dénonciation possible, en dehors de toute utilité, par simple amour de la mise en scène. Ce besoin de pathétique, profondément analysé dans un livre paru ces derniers temps, le souci scénique de l'action qui en résulte, semblaient devoir alimenter le théâtre contemporain. Mais il n'en fut rien, aucune œuvre ne l'a manifesté, comme si la scène était impropre à représenter les actions intenses. L'écran saura y suppléer, et cette abstention du théâtre prouve bien que l'homme moderne est la matière spéciale aux œuvres cinématographiques.

L'homme moderne n'est dominé ni par des sentiments, ni par des préjugés. Il cherche à atteindre un idéal par tous les moyens. Rien ne l'arrête, il paraît dans sa conduite une hardiesse et une décision singulières. Lafcadio ne se permet pas de s'attendrir sur l'homme qu'il jette par la portière du compartiment, sans autre nécessité que la curiosité qui le tient de savoir s'il est accessible aux remords. Le Surmâle n'hésite pas à tuer la femme qu'il aime pour établir un record. L'homme moderne exalte l'action, il trouve en elle-même sa récompense et se rit des fruits qu'elle peut porter. Il n'a ni désirs de réforme sociale, ni volonté de progrès moral. Il est constamment comme ces hommes aux noes du Far-West, qui tirent des coups de revolver pour montrer leur contentement.

La vie active qu'il mène le met en état de surexcitation perpétuelle. Il ignore la mélancolie. Il n'existe que pour la joie. Jusque dans les situations les plus terribles, il apporte un humour si foncier qu'on ne sait plus s'il rit ou s'il meurt. Je songe à Charlot étranglant Carmen, à Charlot musicien, s'écriant : Moi aussi, je suis peintre, et, pour se faire aimer comme l'artiste son rival, dessinant une caricature pitoyable sur la roulotte. Rien n'asservit l'homme moderne, ni les cadres établis de la vie, ni les contingences. Voyez Lafcadio en marge de la morale, Croniamental en marge des esthétiques, le Surmâle en marge des lois physiologiques, Charlot en marge de tous les métiers, Rio Jim en marge de la société. Enfin, l'homme moderne aime la beauté pour elle-même, et non pour l'idée qu'elle exprime ou la vérité qu'elle corrobore.

On conçoit tout naturellement qu'à un tel acteur il faille un cadre sur mesure, un milieu adéquat, une action à sa taille. Songez au burlesque d'un Rio Jim jouant les Werther ou les René, d'un Lafcadio soupirant à la lune. Pour des héros aux épaules si larges, les grands sentiments d'autre-

fois semblent bien étriqués. Il faut à l'homme moderne la vie moderne, vie de libre concurrence, où les faibles périssent et les forts demeurent. La sentimentalité s'y punit de mort. Détourner un grand fleuve, inonder une ville pour s'opposer au passage d'un cavalier qui vous poursuit, quand même la population en devrait être noyée toute entière, est l'expédient le plus normal, le plus moral qui vienne à l'esprit dans une telle conjoncture. Charlot bouscule les vieillards, Totoche saisit et porte son fils par le fond de culotte à bras tendu. Le prix du temps domine cette conception de la vie, rien n'en doit être perdu, aussi l'action occupe-t-elle la vie entière.

Ici, le bonheur paisible n'a pas de sens. Cet idéal des âmes sans courage devient impossible dans l'atmosphère des grandes villes trépidantes. Ascenseurs, ponts tournants, tubes aériens, métropolitains, tramways, tapis roulants, tout le décor marche et manque de heurter l'acteur dès que celui-ci demeure immobile. La vie moderne, c'est la lutte pour la vie et la course à la mort.

L'action du film se passe du lieu commun et du paradoxe, les deux mamelles de la littérature. Nous ne voulons pas de ces histoires rabâchées, radotées, rebattues dans tous les livres et sur toutes les scènes. Exigeons de pures créations. Et depuis bien plus de dix mille ans qu'il y a des hommes, rien n'a été dit de ce qu'il faut aujourd'hui inventer pour l'écran. Les esthétiques modernes, en brisant tous les liens de l'art, ont ouvert une carrière si vaste aux esprits audacieux qu'on ne sait pas encore en marquer les limites. A ma connaissance, on n'a point encore porté le fantastique au cinéma, pas même celui des contes de fées, pauvres imaginations, où la nature n'est bouleversée que par de petites transmutations, de petits transports en nuage. On n'a fait appel qu'au merveilleux scientifique, toujours embarrassé de vraisemblance matérielle. Mais il se propose à notre fantaisie un fantastique, un merveilleux moderne autrement riche et divers. Le cinéma peut les réaliser sans aucun obstacle, des comiques américains s'en sont servi, mais seulement occasionnellement et sans système. Ici, la méthode est tout : il faut de parti-pris, de propos délibéré, rompre avec la photographie de la nature, créer un univers nouveau, des êtres nouveaux, des formes nouvelles et les mêler aux anciens aspects terrestres. Des artistes courageux les ont réalisés statiquement, suivant leurs esthétiques. Au cinéma de leur donner le mouvement. Toutes les déformations, toutes les stylisations sont possibles à l'écran : l'erreur reste de ne les avoir pas encore tentées.

Si le cinéma veut être un art, il faut qu'il ose autant et aussi loin qu'ont fait les autres arts. Il faut que ce dernier-né dépasse ses frères, puisqu'il possède des moyens de réalisation qui ne sont l'apanage d'aucun d'entre eux. Je prêche ici l'audace avec l'assurance que ma croisade ne sera pas perdue. Rien n'est plus beau ni plus émouvant qu'elle. Je ne méprise rien tant que ces prétendus artistes qui peignent inlassablement des bruyères, parce qu'il y a toujours un public pour les bruyères. Inventez d'autres fleurs, des fleurs impossibles pour lesquelles il n'y a peut-être pas de public. Mais au moins, vous avez couru un risque, un danger, quand ce ne serait que celui des éclats de rire, du ridicule, de l'opprobre, et le risque seul ennoblit. J'attends avec confiance le poète

qui saura le premier soumettre à sa fantaisie les ombres et les lumières mouvantes, et qui me révélera de nouvelles raisons de vivre et quelques aspects inconnus de l'universelle beauté.

Louis ARAGON.



Lundi 20 Janvier, au Gaumont-Théâtre, à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 21 Février

Tih-Minh, « Gaumont », 3^e épisode : *Les Mystères de la Villa Circé*, affiches, photos, 880 mètres.

Une Affaire mystérieuse, « Famous Players, Exclusivité Gaumont » (Paramount Pictures), comédie dramatique, interprétée par Billie Burke, affiches, photos, 1.350 mètres.

Excès de vitesse, « Comédies Christies, Exclusivité Grumont », comédie comique, affiches, photos, 300 mètres.

La Suisse pittoresque (Le Village de Moringen), « Gaumont », plein-air, 7^e mètres.

* *



Lundi 20 Janvier, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 21 Février

Thomso et Bodo, « A. G. C. », plein-air, 110 mètres.

L'Auto Rouge, « A. G. C. », comédie dramatique, interprétée par Franklyn Farnum, 1.520 mètres environ.

Herbert se marie, « A. G. C. », comique en deux parties, 590 mètres environ.

La Révolte d'une Conscience, « A. G. C. », drame, interprété par Miss Ruth Stonehouse, 1.450 mètres environ.

La Manière forte, « A. G. C. », comique, 330 m. env.

Cœur de Métis, « Série Artistique A. G. C. », grand drame en cinq parties, interprété par Mitchell Lewis.

Le colonel Stilliter, grand propriétaire terrien, emploie de nombreux nègres pour l'exploitation de ses domaines. Sa sévérité pour ses ouvriers de couleur est rigoureuse. Dans un moment de fureur, il frappe violemment un de ceux-ci qui, exaspéré, lui arrache sa cravache et lui en administre une telle volée qu'il laisse son maître évanoui et blessé.

Poursuivi, le noir meurt de privations, mais sa femme

Lindy prend la fuite en emportant, pour se venger, la petite fille du propriétaire, Annabel.

La négresse a pu gagner le pays de son enfance où l'on exploite les grandes forêts de pins résineux. L'enfant est devenue une belle jeune fille, mais malgré son teint de lys, elle se croit la fille de Lindy et vit dans la même réprobation que ses compagnes.

Un jour, Page, le fils du propriétaire de ces forêts, vient inspecter l'exploitation; il rencontre Annabel et en tombe amoureux, la prenant pour une blanche. De son côté, un métis Ben Swift, aime la jeune Annabel, mais celle-ci est vite séduite par le jeune Page et se garde bien de lui avouer l'origine qu'elle croit avoir.

L'intendant de l'exploitation, surpris en flagrant délit de vol par le fils de son maître, tente de le faire disparaître par l'entremise d'un spadassin noir, aventurier bon à tout faire, qui a réussi à capter la confiance des nègres en leur prêchant une sorte d'évangile.

Blessé, poursuivi, le jeune Page se réfugie dans une cabane de noirs où il n'est pas peu surpris de rencontrer Annabel. La jeune fille lui avoue ses origines impures et le pauvre amoureux souffre en apprenant la barrière qui les sépare.

Lindy, la négresse, qui est près de mourir, confesse alors son rapt et apprend au jeune homme qu'Annabel est la fille du colonel.

Pendant que les amoureux vont se mettre en sûreté au presbytère, le courageux métis Ben Swift arrête les noirs surexcités et tombe sous leurs coups en prononçant une dernière fois le nom d'Annabel.

De son côté, le colonel Stilliter a depuis longtemps oublié ses préventions. L'expérience lui a appris que la noblesse des sentiments et la grandeur de l'âme ne sont l'apanage d'aucune race, mais se rencontrent chez tous les êtres humains, noirs, blancs ou rouges, que Dieu a favorisés de ses dons.

* *



Lundi 20 Janvier, à Majestic à 14 heures

CINÉ LOCATION-ECLIPSE

Livable le 21 Février

L'Inde des Radjahs, « Eclipse », documentaire, 205 mètres.

Un Vol, « Prismos », comédie sentimentale, interprétée par la petite Juliette Malherbe, de l'Odéon, 1050 mètres.

La dernière Cigarette, « Transatlantic », 5^e série des *Secrets du Contre-Espionnage* dévoilés par Norroy, 600 m.

Un Malade qui se porte bien, « Triangle », comique, 650 mètres environ.



CHARLIE CHAPLIN

Composition de PETITJEAN



Mardi 21 Janvier, à 10 heures, au Palais de la Mutualité

PATHE

Programme n° 58

Livable le 21 Février

Quarante HP, « Consortium », drame, interprété par Mlle Marcelle Praise, MM. Jacques Grétilat, Roger Vincent, affiche, 1.200 mètres.

Toto et Cléopâtre, « Pathé », comique, affiche, 550 m.

Les Athlètes de l'Ecole de Joinville, « Pathécolor », 160 mètres, coloris.

Pathé-Journal.

Hors programme :

La Maison de la Haine, « Pathé », 9^e épisode : *Le Rayon sauveur*, série dramatique, interprétée par Miss Pearl White, affiche, 700 mètres.

* *



Mardi 21 Janvier, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

Titine et Toto au Japon, « Harry », scène à truc, 145 mètres.

Georget dans la Sierra, « Harry », comique, 305 m.

Jackie, le Garçon manqué, « Harry », comédie, interprétée par Margarita Fisher, 1.425 mètres environ.

* *



Mercredi 22 Janvier, à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livable le 24 Janvier

Aubert-Journal, 150 mètres.

Livable le 28 Février

Aubert-Magazine n° 26, « Transatlantic », documentaire, 150 mètres.

La Fiancée d'Ecosse, « Windsor Film », comédie sentimentale, affiches, photos, 1.700 mètres.

Patrie... d'abord, « S. C. M. I. », drame, interprété par Diana Karence, affiches, photos, 550 mètres.

Homme ou Femme? « Joker », comique, 277 mètres.

La Princesse exilée, « L. Aubert », conte tragique en deux époques et cinq actes, 1.600 mètres.

Dans les forêts du Nord de l'Amérique, non loin des rives du Pacifique, dans une maison modeste, demeure une fraîche jeune fille : Nello. De mystérieuse origine, elle vit là entourée d'attentions vigilantes et d'un respect, qui l'étonne parfois, auprès de son oncle et de sa tante et d'un homme d'apparence sévère dont le dévouement paraît absolu.

Un soir d'hiver, alors que tombait le crépuscule, Nello, fantasque, profita de l'absence des siens pour faire seule sur la neige une promenade. Elle s'égare au milieu des bouleaux et des pins, elle serait la proie des loups, si un jeune homme de vigoureuse et militaire allure, n'entendait son appel désespéré et ne se précipitait à son secours.

Evanouie, glacée par un long séjour sur la neige, Nello repose dans la cabane solitaire de l'étranger qui lui a donné tous les soins nécessaires pour la sauver, qui l'a dépoillée de ses vêtements pénétrés par la neige, enveloppée de chaudes fourrures; la jeune fille revient à la vie, sa confusion est extrême lorsqu'elle s'aperçoit qu'un homme a été obligé de lui prodiguer des soins presque maternels. Le trappeur inconnu l'assure de toute sa discrétion.

Stanlai est le nom de ce jeune homme. La parfaite correction de son attitude autorise les parents de Nello à l'accueillir chez eux, malgré leur rigidité et le soin qu'ils apportent à ne se créer aucune relation. Puis, insensiblement naît entre les deux jeunes gens un sentiment plus doux et l'amour scelle leurs deux cœurs.

Un visiteur inattendu trouble un jour la quiétude dans laquelle ils vivaient. Le comte Baralli arrive d'Europe, il confie à Nello le secret de sa naissance et les obligations qui l'attendent. Il lui apprend qu'elle est la fille du roi d'Estrye : qu'elle doit épouser Ornuz, souverain d'une contrée voisine. Animé d'un farouche esprit de conquête, le prince brutal et débauché a juré d'asservir la patrie de Nello par les armes si un mariage politique ne lui permet pas d'unir les deux nations en des droits égaux.

Affolée, Nello court chercher asile près de celui qu'elle aimait et Stanlai l'accueillit. Elle lui ouvrit ses bras et l'heure d'une liaison indissoluble s'inscrivait définitive au livre de leur destin. Stanlai jurait de toujours défendre sa Nello.

Cependant Baralli, l'envoyé d'Europe, réussissait à reprendre par la force la jeune princesse. Il lui expliquait comment son père, roi d'Arétie et la reine avaient succombés au cours d'une révolution fomentée par Ornuz. Comment lui, le plus fidèle confident de son père, avait réussi à la soustraire aux meurtriers, comment il avait assuré sa fuite, comment il avait réussi pendant des années à la faire vivre, loin des compétitions politiques. Maintenant, elle devait à son peuple afin de le sauver de l'invasion, le sacrifice de son amour. Elle devait accepter l'union projetée. La jeune fille à ses justes raisons comprit quel était le Devoir.

Une nuit, Nello et les siens quittaient la forêt, emportés par le Railway-Pacific vers de nouvelles destinées. Stanlai, fou de douleur et d'angoisse, se jetait à leur poursuite. Son traîneau roulait au fond d'un ravin et l'amant devait renoncer à revoir jamais la femme qu'il aimait.

Stanlai à son tour quittait sa solitaire demeure pour regagner sa patrie d'origine.

Et maintenant, Nello vivait à la cour du roi Ornuz, à la veille d'épouser ce prince violent et débauché.

Un soir de réception au Palais, un officier de service annonçait le prince Stanlai et Nello, reconnu à sa grande stupefaction, celui auquel elle avait donné sa foi là-bas dans les lointaines forêts.

Mercredi 22 Janvier, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSSENHOVEN

Livable le 21 Février

L'Archet brisé, « Philipps Film », comédie dramatique en quatre parties, 1.550 mètres environ.

Un Rayon de Soleil, « Vitagraph », comédie sentimentale, 251 mètres environ.

* *

ANNALES DE LA GUERRE

Le maréchal Pétain remet un drapeau au 14^e régiment de tirailleurs.

La fourragère rouge au 3^e bataillon d'infanterie légère.

Quinze autres régiments reçoivent également la fourragère.

Les troupes défilent devant le monument « Au Poilu » érigé sur le socle de la statue de Guillaume I^{er}.

ÉCHOS ❀ INFORMATIONS ❀ COMMUNIQUÉS

Communiqués

Nous apprenons que M. Gomez, directeur de l'agence des Etablissements L. Aubert, à Marseille, vient de rentrer à Bruxelles, sa ville natale, où il va prendre la direction de la succursale des Etablissements L. Aubert, place Broukère.

Son amabilité lui attirera en peu de temps, de la part de MM. les Directeurs belges, l'estime et la confiance dont il jouissait déjà auprès des directeurs français.

M. Gomez arrive d'ailleurs à Bruxelles en privilégié, car les Etablissements L. Aubert ont fait le maximum d'efforts pour approvisionner l'agence de Bruxelles en films sensationnels et inédits.

Aussi, sommes-nous persuadés que MM. les Directeurs belges trouveront à cette agence tous les films à grosses recettes.

M. Broquis, notoirement connu dans le monde cinématographique marseillais, succède dans la succursale des Etablissements Aubert, à Marseille (24, rue Lafon), au sympathique M. Gomez, appelé par les mêmes Etablissements à leur agence de Bruxelles.

Nous sommes persuadés, que MM. les Directeurs trouveront auprès de M. Broquis le même empressement à les satisfaire et le même accueil cour-

tois que précédemment, et qui sont d'ailleurs de tradition dans la maison L. Aubert.

❀

Un évènement parisien

Monsieur Debray, le sympathique directeur du Nouveau-Cirque vient de réouvrir la Piscine nautique de ce célèbre établissement, nous venons d'avoir le plaisir d'assister à une représentation composée des meilleures attractions à savoir le Capitaine Judge et ses phoques dressés qui nous ont émerveillés par leurs exercices dans cette merveilleuse piscine. Biewesch, vainqueur de la traversée de Paris à la nage; Suzanne Wurtz, championne du plongeon; Yvonne Decraime championne de France 1913, 1914 dans leurs démonstrations de nage et plongeon fantastiques. Dallys dans son numéro à la perche des plus périlleux. Niamor et ses chiens dressés. Cassouli le roi de l'acrobatie etc, etc et plus de vingt attractions tel est le merveilleux programme donné tous les soirs et en matinée : jeudi, samedi et dimanches. Location de 11 heures à 19 heures.

❀

Alger

M. Agero vient de s'assurer l'exclusivité pour l'Algérie et la Tunisie des films *Vingt mille lieues sous les Mers* et *L'Etoile du Sud* et de *Christophe Colomb* pour l'Algérie, la Tunisie et le Maroc.

Nantes

Cinéma Palace. — *La Vallée de Belfond*, plein-air; *L'Agonie de la Pieu-re*, neuvième épisode de *La Mort des Sous-Marins*; *Les Annales de la Guerre*; *Quinze jolies Filles de l'Italie* ou *La Femme et les Oranges*, grande comédie sentimentale en quatre actes de Lucio d'Ambra.

Omnia Dobrée. — Programme varié.

Cinéma Music-Hall Apollo. — Attractions : *Les Max Holleys*, comédiens; *Les quatre Londonia*, dans leur passe temps acrobatique; *Les Waltons* et leurs merveilleux fantoches; *Sisters Loret*, dans leur numéro de danses et de chants anglais; *Léonard et son Nuin*, comedy acrobatics.

Cinéma : *Les Mystères des Roches de Cadore*, drame; *Zigoto et la Blanchisseuse*, comique; *Le Maroc Espagnol*, voyage; *Les Annales de la Guerre*, *Gaumont-Actualités*.

Select. — Cinéma : *Du Caire aux Pyramides*, documentaire; *Serge Ver-gen*, drame; *La belle Vénus*, drame en quatre parties, chansons filmées; *Les Gas Bretons* et *Voici la Lune*, chantés par Mlle Néraldy.

Attractions : *Yvonne Darmay*, chanteuse fantaisiste; *The Taillot*, jongleurs de massues et *D'Orber*, fin diseur.

JANE.

UNE GRANDE DATE
dans l'Histoire du Cinéma
UN GRAND FILM

*Mis en Scène par un Français
et tourné par des Français*

CHRISTOPHE COLOMB

S. A. M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare, 10
PARIS